

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 26

Artikel: Un professeur en voyage : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181401>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

exactement où se placerait le mot français ou patois, seulement la pauvreté de cet argot exige l'emploi de certaines circonlocutions qui en augmentent encore l'obscurité. — Ainsi, dans la parabole de l'enfant prodigue, pour : « il survint une grande famine, » on a dû dire : *n'iavita pie niêba de fai* (il n'y avait plus de pain) parce que le *terratchu* ne possède pas de mot signifiant exactement famine.

Voici le vocabulaire des principaux termes du *terratchu* :

(Mots ayant trait au genre humain et à ses fonctions). *Motse*, homme ; *bautse*, femme ; *bautsetta*, fille ; *pegairon*, fils ; *peguerna*, fillette ; *tsemot*, garçon ; *fâtre*, père ; *remè*, mère ; *rêfrâ*, frère ; *mottina*, personne ; *gouët*, monsieur ; *gouetse*, madame ; *mostiquet*, domestique ; — *tsekâ*, tête ; *lê lenetté*, les yeux ; *boûla*, bouche ; *nißllie*, nez ; *bamblli*, ventre ; *le cicle*, la cuisse ; *bilieuse*, jambe ; *bilieu*, pied ; *gliappa*, main ; *gliappet*, doigt.

Flîoutâ, boire ; *fâtrâ*, travailler ; *bilâ*, partir, entrer, sortir ; *cuti*, manger, dissiper ; *se royâlâ*, s'habiller ; *roublliâ*, brûler ; *steckenâ*, battre ; *counî*, mourir ; *mâtâ*, *atamâ*, prendre, voler, *flîankâ*, donner ; *grafflô*, écurie ; *piôci*, dormir ; *tsaffelli*, embrasser ; *trepênâ*, danser ; *interbâ*, entendre ; *liorbâ*, pleurer ; *tsafregni*, geler ; *fugni lê mallé*, se mettre en colère ; *démakâ*, défaire, tuer, etc.

(Noms d'animaux). *Semet*, cheval ; *demi semet*, poulain ; *cornu*, bœuf ; *cornêla*, vache ; *cornellet*, veau ; *kintayeusa*, chèvre ; *pachinta*, mouton ; *gliappe*, chien ; *n'acc*, chat ; *peke*, cochon ; *grisetta*, souris.

(Nourriture pour gens et bêtes). *Fai*, pain ; *françai*, fromage ; *tsasse*, viande ; *d'janpierre*, séré ; *bomba dê terka*, pomme de terre ; *bomba d'auta brantse*, *gahuta*, pomme ; *gahut*, poire ; *d'joset*, lard ; *savoyarda*, rave ; *savoyard*, chou-rave ; *pllioane*, chou ; *boa*, courge ; *rei*, carotte ; *senallété*, pois ; *blîantsetta*, farine ; *mêla*, beurre ; *torsa*, saucisse ; *siba*, gâteau ; *le dzena*, sel ; *la nar*, la soupe ; *dju dê pllioalle*, vin ; *deû chaton*, du cidre ; *dju dê cornêla*, lait ; *épessa*, crème, etc... L. C.

Faut du sel, pas trop n'en faut.

L'excès en tout peut devenir fâcheux, et la ménagère qui d'une main trop distraite verse outre mesure ce précieux assaisonnement, peut voir, par sa faute à peu près irréparable, le dîner de sa chère famille extrêmement compromis.

Nos lectrices nous sauront peut-être gré de leur donner une recette qui pourra leur être utile au besoin.

Lorsqu'une sauce ou un potage sont décidément trop salés, il suffit de prendre une demi-cuillerée à café d'eau, d'y ajouter quelques gouttes de vinaigre suivant le degré de salure qu'il s'agira de neutraliser, puis de verser le tout dans le potage ou dans la sauce et de remuer quelques instants. La saveur acre et amère qu'un excès de sel communique aux mets disparaîtra comme par enchantement.

Le *Moniteur de Bordeaux* appelait dernièrement l'attention des pauvres soldats qui ont perdu un bras ou une jambe, sur une invention très importante du secrétaire général du comité de secours pour les blessés : nous voulons parler de membres artificiels pour ces malheureux. Pour 10 fr. en plus sur le prix d'une jambe de bois ordinaire, l'inventeur fournit une jambe articulée avec pied articulé, qui permet de se tenir debout et de marcher comme avec des jambes naturelles. Un bras avec lequel on peut écrire commodément, coûte 15 fr. Un bras qui permet de se livrer à tout espèce de travaux des champs, ne revient pas à plus de 6 fr.

L'inventeur a organisé un comité particulier sous les soins duquel ces objets peuvent être fournis gratis aux plus pauvres.

Le coq et les deux canards.

Après l'averse, deux canards,
Francs nasillards, francs grenouillards,
Peu soucieux du renom d'ange,
Clopinaient gaiment dans la fange
D'une rigole faite *ad hoc*...

« Sales gamins ! » pensait un coq.
Ainsi soit-il, mais le beau sire,
Ai-je besoin de vous le dire ?
S'était, lui coq, tout le premier
Perché sur un tas de fumier.

(H. BLANVALET)

Voici la statistique religieuse de l'empire d'Allemagne :

Religion protestante, 24,253,018 habitants, savoir :
20,473,000, dans l'ancienne Conféd. du Nord ;
1,233,900, en Bavière ;
1,200,300, en Wurtemberg ;
558,560, en Hesse ;
472,258, en Bade, etc.

Religion catholique, 14,551,651, savoir :
7,880,000, dans la monarchie prussienne ;
3,176,400, en Bavière ;
993,476, en Bade ;
533,695, en Wurtemberg, etc.
Cultes dissidents et juifs, 1,327,330 habitants.

Un professeur en voyage.

IX

Vers la fin de la matinée, notre berlinoise se rendit chez l'épouse du jeune docteur, et là elle n'eut que des impressions favorables. En entrant dans la chambre, elle ne vit d'abord personne, mais elle ne tarda pas à aviser la jeune femme dans la chambre d'à côté. Debout devant une petite baignoire elle soignait son premier né, garçon de quatre mois, qui prenait son bain. Le mignon petit être, tout joyeux, chantait à sa manière en battant, avec ses jambes, l'eau qui venait rejaillir sur le tablier blanc de la mère. Celle-ci fit entrer l'épouse du professeur, et, après l'avoir saluée cordialement, la pria de prendre place jusqu'à ce qu'elle eût fini avec son marmot. Puis le tirant de l'eau, elle l'en-

veloppa de flanelles, le prit dans ses bras et passa dans le salon. Là, après avoir arrangé l'enfant sur ses genoux, elle lui fit sa petite toilette.

— Je vous prie, Madame, de vouloir bien excuser la liberté que je prends d'habiller ce petit drôle en votre présence. Le bain est une opération que je ne confie à aucun de mes gens, attendu qu'un petit être comme celui-ci attrappe fort vite un coup de froid. N'avez-vous pas aussi un petit favori à la maison, chère madame? Non. Oh! c'est bien dommage, mais cela pourra bien arriver, vous êtes encore si jeune. Oh! je vous l'assure, un enfant est le plus beau présent que le ciel puisse nous accorder. Il est vrai que là où il y a déjà beaucoup d'enfants, un nouveau venu donne plus d'inquiétude que de plaisir, comme cela a été le cas chez notre cher pasteur M. Rössler, chez qui les enfants arrivaient coup sur coup, tandis que les moyens d'existence diminuaient dans la même proportion. Et pourtant ces braves gens étaient si bons, si honnêtes.

Tandis que la jeune mère se livrait à ses douces réflexions, l'épouse du professeur, tout en l'écoutant avec le plus vif intérêt, éprouvait une félicité extrême à tenir entre ses doigts les petites mains aux ongles rosés de la frêle créature. Elle trouvait tout cela joli, plein de grâces. La mention que fit la jeune femme de la famille Rössler, vint comme un nuage troubler la douce contemplation à laquelle se livrait notre berlinoise. Cela lui rappela les idées révoltantes que la juge Roth avait fait naître en elle. Cependant l'extrême bonté avec laquelle l'épouse du docteur s'exprimait adoucissait le sentiment désagréable. On sentait qu'elle avait un cœur pour la malheureuse famille Rössler. Notre berlinoise comprit qu'elle pourrait mieux apprendre d'elle l'état des choses. Elle entama donc la question.

— Il m'a semblé, Madame, que l'on s'exprime d'une manière peu avantageuse sur cette famille. Oserais-je vous demander si le pasteur Rössler était réellement un homme léger, et si Franciska lui ressemble en ce point, comme chacun le prétend en ville?

— Ah! ah! je vois qu'on s'est accordé le bonheur de développer, devant vous, ce thème, et qu'on l'a fait avec la prédilection qu'on y met d'ordinaire. C'est abominable, mais je présumais bien que l'on vous entretiendrait de tout cela, connaissant le génie cancanier des gens de notre petite ville. Attendez un instant, je vais remettre à sa nourrice mon petit garçon qui a toujours un fort appétit lorsqu'il sort du bain, puis nous causerons.

De retour dans la chambre, l'épouse du docteur s'assit près de la berlinoise, et poursuivit avec feu :

— Il ne se trouve pas un cœur aimant dans cette petite ville; c'est à qui déchirera son prochain. Quand nos gens se mettent à tisser une histoire, par peu qu'ils trouvent une petite place pour planter leur crochet, ils ne manquent pas d'y mettre un fil, puis d'ourdir et tisser avec délices. Que n'a-t-on pas déjà dit sur le bon pasteur Rössler! Déjà dans ma jeunesse, j'ai été remplie d'admiration pour cet homme remarquable; j'ai été une des amies de sa maison, et j'ai défendu sa famille de tout mon pouvoir. Mais quelles sont, dans le public, les personnes en état de comprendre, d'apprécier un si noble caractère? Je puis vous affirmer que jamais le pasteur Rössler ne s'est rendu coupable de légèreté, et n'a fait quoi que ce soit de déshonorant; ce n'est que par suite de la générosité et de la noblesse de son cœur qu'il est tombé dans la dernière misère.

— Mais, enfin, que peut-il y avoir de vrai dans les propos que l'on tient sur Franciska? Pourquoi lui reproche-t-on de la légèreté et une trop grande liberté de mœurs?

— Elle est vive et pleine de candeur; elle ne songe point à mal dans sa manière d'agir; elle méprise les cancanes du public, ou plutôt, elle ne soupçonne pas même qu'on s'exprime sur elle de la sorte. Franciska a appris de son père à avoir des idées larges et libres; mais on ne pourrait lui reprocher sérieusement aucun acte de légèreté; il n'y a qu'un point, un seul point qui me trouble, et sur lequel je ne sais que dire.

— Vous voulez parler d'une visite faite à la pharmacie, à une heure avancée de la nuit.

— Précisément. Je sais bien que la source d'où provient

ce récit n'est point des plus propres. Le manque de cœur et la jalousie ont fortement coloré cette histoire; mais enfin, le fait reste, et me cause beaucoup de tourment.

— Madame, quelle est, dans tout l'univers, la personne qui pourra sérieusement reprocher à Franciska comme une faute d'avoir été chercher elle-même un remède à la pharmacie pour son frère, lorsqu'elle n'avait personne à y envoyer?

— C'est aussi mon opinion, mais pourquoi a-t-il fallu que ce fût précisément M. Schwarzenberg qui préparât le remède, cette nuit-là, tandis que d'habitude c'est son proviseur que l'on trouve au laboratoire à ces heures. Pourquoi s'arrêter avec lui si longtemps sur la porte? pourquoi Schwarzenberg lui tenait-il la main, pourquoi s'est-il même permis de la prendre par la taille et de l'embrasser?

— Oh! permettez, Madame, ceci est un infâme mensonge, répondit la berlinoise. Le fait est que la jeune fille a été fort effrayée de trouver M. Schwarzenberg au lieu du proviseur, et que notre pharmacien ne lui a saisi la main qu'un instant, en la priant de lui permettre de la ramener chez elle. Quant à Franciska, elle s'est hâtée de dégager sa main, et s'il y a quelqu'un qui ose prétendre qu'il se soit passé autre chose, et qu'il l'ait vu, c'est un misérable.

— Chère Madame! vous venez de soulager mon cœur. Mais, permettez-moi une question : d'où vient que vous prenez la cause de la jeune fille tellement à cœur et que vous paraissiez connaître cette histoire à fond? M. Schwarzenberg aurait-il véritablement une inclination pour cette enfant, comme de mauvaises langues le prétendent? On a soutenu qu'il ne faisait que profiter de la légèreté de Franciska, et qu'il aurait des projets sur une toute autre personne. Oh! je vous en prie, expliquez-moi tout cela. Dans quels termes Schwarzenberg s'est-il expliqué en parlant de Franciska?

— Il en a parlé dans les termes que la meilleure amie eût pu désirer. Mais, à votre tour, sauriez-vous me dire quelles sont les pensées de Franciska à l'égard de Schwarzenberg? Pensez-vous qu'elle l'accueillît favorablement s'il venait lui demander sa main?

— Que dites-vous? Madame! Schwarzenberg recherche Franciska! Schwarzenberg avoir l'idée de s'unir à cet ange de douceur et de bonté? s'écria l'épouse du docteur, les yeux rayonnants, et en saisissant les mains de la berlinoise. Ai-je bien entendu?

— Oui, Madame, vous avez bien entendu. Schwarzenberg aime réellement Franciska, et s'il apprend qu'il ne lui est pas indifférent, ce sera une nouvelle que je serais trop heureuse de lui porter. En vérité, le meilleur moyen de s'en assurer serait qu'il allât lui-même s'en informer auprès d'elle, mais, après les méchants propos qui ont circulé et qui sont parvenus jusqu'aux oreilles de Schwarzenberg, celui-ci craint d'exposer Franciska à de nouveaux chagrins. Mais tout ceci ne me donne point la réponse à la question que j'avais l'honneur de vous adresser : Pourriez-vous me dire si Franciska n'éprouve que de l'indifférence pour Schwarzenberg?

(A suivre.)

C'est par erreur que M. Morel-Fatio a été mentionné dans notre dernier numéro comme donateur du modèle d'habitations lacustres, exposé au musée industriel. Ce travail a été exposé momentanément par son auteur, M. Götzinger, à Bâle.

— La livraison de juin de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants : I. En Savoie, par M. *Moïse Hornung*. — II. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. *Charles Clément*. (Sixième partie.) — III. La guerre franco-prussienne, ses causes et ses conséquences, par M. *Ed. Tallichet*. — IV. L'ambulance Tricoche. Souvenirs du siège de Paris. — V. Deux conteurs romands, par M. *Eugène Rambert*. — VI. Chronique. — BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE. — Aventures d'un étudiant en théologie. Bureau chez *Georges Bridel, place de la Louve, à Lausanne*.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMP. HOWARD ET DELISLE.